

## Battement d'ailes

Notre position est  $39^{\circ} 9'$  au nord de l'équateur et  $9^{\circ} 34'$  à l'est du méridien de Greenwich. Ici, le ciel est transparent, la mer couleur saphir et lapis-lazuli, les falaises de granit or et argent, la végétation riche d'odeurs. Sur la colline, dans les lopins de terre arrachés au maquis, qu'on cultive entre leurs murets de pierre sèche, le printemps respandit du blanc des fleurs d'amandiers, l'été du rouge des tomates et l'hiver de l'éclat des citrons.

Mais tant de beauté souvent nous ennuie Madame et moi, un désir de monde normal nous envahit et la nervosité nous gagne. Alors pour nous défouler, s'il est impossible d'aller en ville, on fait des trucs un peu fous, comme piquer une tête dans la mer en hiver, dévaler les deux cents mètres du chemin escarpé qui va à la plage sans s'arrêter et puis remonter toujours en courant, nager au large jusqu'au dernier rocher à fleur d'eau, en été aller à pied à Cala Pira et à Punta Is Molentis, pour se

baigner à l'aube avant l'arrivée des touristes ou ramasser des asperges à la sortie de l'hiver et, toutes contentes, rentrer les cuisiner en omelette.

Les propriétaires de ces terres seraient disposés à vendre pour que soit construit un village de vacances relié à la nationale par de bonnes routes. Mais personne ne peut rien entreprendre si Madame, de toute la puissance de ses millièmes comme dit grand-père, ne vend pas, car son terrain, qui est le meilleur, le plus proche de la côte, se trouve au beau milieu des autres. Des hectares et des hectares de maquis méditerranéen autour de l'hôtel de Madame, qui n'est pas tout à fait un hôtel, mais une maison d'hôtes pour huit personnes, pas plus.

Nous aimons Madame. Difficile de ne pas l'aimer, quand elle nous apporte du pain et des pâtes faits maison, des gâteaux et, en été, des tomates qui ont le goût de quand les adultes étaient petits. Mais nous pensons qu'elle est dérangée, car elle suit une idée fixe, sauver à elle seule la Sardaigne du béton, ne pas vendre, rester pauvre et nous empêcher nous aussi de devenir riches.

Dans ma famille, qui est la seule, avec celle de nos voisins et Madame, à habiter toute l'année ici, grand-père partageait cet avis, mais maintenant il dit que nous déployons dans la vie beaucoup d'efforts pour nous conformer aux idées reçues, qui nous semblent les meilleures parce que la plupart des gens s'y rangent, alors que très souvent nous

ferions mieux d'utiliser cette énergie pour changer l'opinion commune, et qu'il faut bien que quelqu'un commence.

À propos de nos voisins qui voudraient vendre, Madame ne comprend pas que des personnes pieuses et bonnes, qui avant de manger prient pour rendre grâce à Dieu de leur repas, ne le remercient pas aussi pour ce morceau de paradis terrestre et qu'elles soient favorables à la construction de cubes de béton avec jardinets à l'anglaise, reliés par des routes carrossables, et tout ça pour de l'argent. Comme si on ne devait pas préserver l'œuvre du Seigneur même quand ça ne nous arrange pas.

La maison d'hôtes de Madame donne sur la route blanche, une porte cochère ouvre sur un passage qui longe le corps de bâtiment jusqu'à la grande cour bordée d'une galerie. On pénètre dans la maison par une porte plus petite, on entre d'abord dans la pièce de réception, puis à droite on trouve le cellier, une salle et la grande cuisine qui donne sur la galerie. À gauche, il y a les chambres et l'escalier vers l'étage avec les autres chambres pour les clients, qui communiquent, mais pour garder ces belles portes, Madame les a simplement fermées à clé.

Madame n'a pas de jardin d'agrément car quoi de plus beau que les narcisses sur la colline en hiver, le ciste fleuri et les fleurs bleues du romarin au printemps, les lys sauvages en été? Elle ne cultive de fleurs que dans les bordures de la cour, des espèces

qu'on ne voit plus ailleurs, fuchsias, passiflore, lys rouges. Elle tente aussi de faire pousser un câprier, dont les fleurs ressemblent aux oiseaux magiques des contes de fées, mais rien à faire, la terre est trop bonne pour le câprier: on en voit peut-être sur les murs à Cagliari ou à Villasimius, mais ici, pas moyen.

À l'exception de Madame, nous vivons dans des maisons modernes et fonctionnelles, copiées sur celles des villages de Torre delle Stelle, Geremeas, Kal'e Moru, Costa Rei. C'était un motif de dispute entre grand-père et grand-mère quand elle était encore en vie, et entre maman et lui, mais il était le seul à aimer le style *antigoriu 'e nannai*<sup>1</sup>.

Grand-père et Madame sont très amis. À présent, ils sont d'accord, tous les deux, pour dire qu'il ne faut pas vendre cette terre. Grand-père, heureux depuis qu'il a tout perdu et que, de riche citadin qu'il était, professeur de philosophie par pur plaisir et non par besoin, il est devenu retraité et paysan, prenant un malin plaisir à être pauvre, à économiser, à peser et partager ce que nous ramassons, à tenir les comptes. Madame qui, après divers petits boulots et un énième échec sentimental, a atterri ici pour gérer une maison d'hôtes.

Ils connaissent les sentiers de mûriers, d'arboisiers et de fougères qui conduisent derrière la mon-

---

1. «Ancien»; au sens péjoratif: «démodé». (Les notes sur les termes sardes sont de l'auteur.)

tagne jusqu'aux grandes cascades à trois, voire quatre niveaux, où l'eau forme de petits lacs limpides entourés de lauriers-roses et où nous nous sommes baignés très souvent en nous amusant follement entre grand-père qui, à son âge, frime en restant sous la cascade et Madame qui chante de sa voix mélodieuse.

Dans les collines, sur le versant sud-est à l'abri du mistral, nous avons des amandiers, et nous tirons un petit profit des amandes, qui se vendent à bon prix pour la pâtisserie sarde, et des fruits et des légumes de nos potagers, surtout des tomates de Madame que les gens s'arrachent en été au marché de Cagliari, car tout le monde s'étonne qu'elles n'aient pas le goût de l'eau, mais un vrai goût de tomate, et ça paraît impossible, mais ses tomates et ses conserves rapportent plus à Madame que les clients de sa maison d'hôtes.

De la richesse de ma famille, il ne reste rien. Nous vivons tous sur la retraite de grand-père et grâce à ces quelques cultures gagnées sur le maquis. Mais au fond, si on excepte l'argent, nous ne manquons de rien. Les poules nous donnent des œufs, et le potager les fruits et les légumes. Nous avons des artichauts, des tomates, des choux-fleurs, des épinards, des haricots verts, des petits pois, des courgettes, des poivrons, des bettes, des choux, des aubergines, des radis, des lentilles et des pois chiches. Il y a cent ans, on avait creusé des puits et maintenant, grâce aux

pompes électriques, l'eau alimente des réservoirs en ciment et un réseau de canaux et de rigoles la distribue ensuite aux potagers. Pour l'eau potable, nous allons nous approvisionner aux sources derrière les collines des Sette Fratelli, notre électricité vient d'éoliennes et de dynamos et, quand il n'y a pas de vent, de groupes électrogènes, nous téléphonons avec des portables là où le réseau passe. On ne peut rien gaspiller. Nos voisins, et nous aussi, avons un 4x4 pour venir de la route nationale jusqu'ici. Madame, elle, possède une voiture style *antigoriu 'e nannai*, une Ford Fiesta de vingt ans d'âge, elle la bichonne et en dit le plus grand bien parce qu'elle démarre du premier coup par n'importe quel temps et, une fois où Madame était coincée, grand-père qui manœuvrait à sa place l'a légèrement cabossée, ce qui a failli provoquer une tragédie. Grand-père a pris la mouche et lui a lancé: «C'est quand même pas une Ferrari!» Depuis, la vieille guimbarde de Madame est la «Ferrarina». En plus de ces moyens de transport, nous avons deux chevaux, Salvo, qui appartient à grand-père, un cheval qui ne courait plus et que grand-père, à l'époque du manège, quand il était riche, avait sauvé de la mort en l'amenant ici, comme Amelia, une jument, toujours du manège, vouée à l'abattoir elle aussi, qu'il a offerte à Madame. Le reste n'est que maquis.

Madame est très attentive au bonheur des gens, elle croit à la magie et lit dans les tarots pour tous les

clients de sa maison d'hôtes afin de connaître leurs besoins et de les satisfaire, sauf que les cartes donnent des réponses trop difficiles, alors elle n'utilise que la valeur des nombres. Par exemple, pour des couples, elle dresse la table selon le nombre quatorze, la Tempérance, l'union entre deux éléments séparés, quatorze raviolis, quatorze gâteaux, quatorze louches de potage. S'il s'agit de femmes seules, le Chariot, sept gâteaux, sept raviolis, plus gros, sept fourchettes de spaghettis, parce que le sept est l'amant et que cette magie peut l'attirer si besoin est. Elle leur associe souvent le trois, l'Impératrice – par exemple au petit déjeuner: café, lait et chocolat –, parce que le trois est le chiffre de l'explosion créatrice et que, dans les relations amoureuses, une maîtresse aide l'homme à se sentir bien dans son foyer; ce n'est pas l'idéal, mais c'est mieux que rien. Le six, l'Amoureux, est plus intéressant, même si c'est un amoureux qui veut tout pour lui parce qu'il ne sait pas choisir. Mais si vous ajoutez un trois – par exemple trois couverts: fourchette à dessert et deux petites cuillères, une pour le sucre en poudre et une pour le café –, alors le six devient neuf, et le neuf est l'Ermite, et, selon Madame, il n'y a rien de pire que la solitude, même éclairée, donc il faut absolument s'arrêter à huit, la Justice, la perfection. En outre, les verres ne doivent pas rouler sur la table, ni se casser, et il ne faut pas croiser les couteaux non plus. Concernant le dix-sept, l'Étoile,

Madame se montre prudente. Il signifie générosité, altruisme, mais comme la superstition veut que le dix-sept porte malheur, Madame préfère ne pas s'y fier. Mieux vaut, et de loin, le dix-neuf, le Soleil.

Les clients de la maison d'hôtes l'ignorent et mangent en toute inconscience quatorze boulettes, ou dix-neuf raviolis, ou six gâteaux qui, en réalité, répondent à un plan conçu par Madame pour leur bonheur.

En ce qui concerne le sien, de bonheur, Madame dit que s'il tarde encore, après un certain âge il a peu de chances d'arriver. Certes, ce n'est pas impossible. Le pire, c'est la solitude. Quand elle déjeune seule, ce qui est presque toujours le cas, sans nappe et avec une serviette en papier, elle sent un fantôme lui taper sur la tête et lui plonger le nez dans son assiette. Comme si le fantôme lui reprochait de ne pas être capable de vivre avec quelqu'un, d'avoir un amour. Moi non plus, je ne m'explique pas cette solitude, sinon par une malédiction, car Madame est la personne la plus belle et la meilleure que je connaisse, il n'y a qu'à voir son calendrier où sont notés tous les services qu'elle doit rendre : donner du pain frais aux voisins, faire sa piqûre antidouleur à ma mère et ainsi de suite.

La jument de Madame s'appelle Amelia, mais nous l'appelons Amélie, à la française, et pareil pour Madame, que nous appelons Madame du mot français, sans que ni l'une ni l'autre ne soient fran-



çaises, mais il se trouve que tôt ou tard, Madame devra aller à Paris voir où en est le fils aîné des voisins, le musicien. Les voisins observent strictement les préceptes catholiques et ont autant d'enfants que Dieu le veut, mais ils n'arrivent pas à s'en occuper. C'est-à-dire, ils s'en occupent, mais en général, pas en particulier. Donc Madame prépare ce voyage et va en ville deux fois par semaine, pour un cours de français, sauf que tout ce qui relève de l'école l'angoisse et qu'elle souffre beaucoup. Mais Paris. Oh, Paris!

Elle admire beaucoup cette famille des voisins parce que ce sont de braves gens, mais aussi parce qu'ils ont compris comment être heureux.

Moi, en revanche, elle me plaint. Pour ce qui s'est passé avec papa, qui était le meilleur papa du monde, mais qui est parti sans crier gare parce qu'il jouait aux cartes et qu'il était recherché par ses créditeurs et par la police. C'est pour ça que tous nos appartements en ville ont été saisis et que nous sommes venus ici, dans la dernière propriété restante, maman, mes petites sœurs, ma tante, grand-père et grand-mère qui est morte peu après. Pour tout ça, j'ai détesté papa. Jusqu'au jour où il s'est passé quelque chose. Quelque chose de magique. J'étais pelotonnée dans le lit de la chambre que Madame me garde toujours dans sa maison d'hôtes et je n'arrivais pas à m'endormir, pour deux

raisons: la série de mauvaises notes et d'avertissements dont j'avais écopé dans toutes les matières et une de mes copines que j'avais invitée à la maison et qui s'était ennuyée alors que nous étions allées voir les dauphins sauter devant Serpentara.

J'ai senti un courant d'air comme si quelqu'un s'amusait à m'éventer. Je ne voyais pas qui c'était, mais mon père me taquinait souvent comme ça. Le vent a soulevé les draps jusqu'au plafond, formant deux grandes ailes, une avec le drap du dessous, et l'autre avec le drap du dessus et on les distinguait parce que celui du dessus est festonné, et pas l'autre. Il ne me restait que mes couvertures et papa n'arrêtait pas de souffler pour s'amuser et, au lieu de mourir de peur, j'étais aux anges. Alors j'ai compris que mon père était mort et que s'il ne revenait pas chez nous, c'était parce qu'il ne pouvait pas, et pas parce qu'il ne voulait pas. J'avais toujours pensé, depuis le jour où il était parti, que mon père n'est pas du genre à nous abandonner comme ça. Surtout moi, l'aînée, sa préférée. Et en effet, il est revenu, à sa façon, il est revenu vers moi.